

GALARNEAU, Claude, *Edmond de Nevers, essayiste. Suivi de textes choisis, présentés par Claude Galarneau. Cahiers de l'Institut d'histoire, Université Laval. 2. Les Presses Universitaires Laval, 1960. Avant-propos — Chronologie — Bibliographie — Index des auteurs et des ouvrages cités. 95 p.*

Lionel Groulx, ptre

Volume 14, numéro 2, septembre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302053ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302053ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Groulx, L. (1960). Compte rendu de [GALARNEAU, Claude, *Edmond de Nevers, essayiste. Suivi de textes choisis, présentés par Claude Galarneau. Cahiers de l'Institut d'histoire, Université Laval. 2. Les Presses Universitaires Laval, 1960. Avant-propos — Chronologie — Bibliographie — Index des auteurs et des ouvrages cités. 95 p.*] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 14(2), 293–297. <https://doi.org/10.7202/302053ar>

GALARNEAU, Claude, *Edmond de Nevers, essayiste*. Suivi de textes choisis, présentés par Claude Galarneau. Cahiers de l'Institut d'histoire, Université Laval. 2. Les Presses Universitaires Laval, 1960. Avant-propos — Chronologie — Bibliographie — Index des auteurs et des ouvrages cités. 95 pages.

Cette large brochure in-vo se divise en trois parties: biographie d'Edmond de Nevers, étude analytique de son ouvrage: *l'Avenir du peuple canadien-français*, choix de textes empruntés au précédent volume. Nous passons rapidement sur la partie biographique de ce Cahier. En signant Edmond de Nevers, l'écrivain ne s'est pas coiffé, à vrai dire, d'un pseudonyme. Il descend d'un Etienne Brantigny dit de Nevers, originaire, croit-on, du Nivernais. Selon un usage assez fréquent parmi les premiers colons, il aurait ajouté à son patronyme le nom de son lieu d'origine. Les de Nevers s'accordent aussi le surnom de Boisvert; ce qui fait qu'Edmond de Nevers sera Edmond Boisvert jusqu'en 1893, date où il laisse tomber ce surnom familial. Enfant et collégien, le jeune Boisvert fait figure de ce que l'on

appellerait aujourd'hui un « sur-doué ». Dans la vie de quiconque laisse sa trace, il y a toujours une rencontre : rencontre d'un homme, d'un livre. Edmond Boisvert, collégien d'esprit éveillé, doué du don des langues, rencontre, par heureuse fortune, au Collège de Nicolet, un merveilleux autodidacte, sorte d'encyclopédie vivante qui lui fut un maître : l'abbé Thomas-Olivier Maurault.

Le collégien n'échappe pas à la crise coutumière des adolescents. Crise intellectuelle plus que morale, insinue M. Galarneau ; crise intellectuelle issue d'une crise morale, crise de puberté mal surmontée, aurait peut-être écrit le biographe plus au fait des vies d'adolescents, un mépris de nonchalances prolongées, le collégien n'accumule pas moins d'étonnants succès : il conquiert, haut la main, son baccalauréat de rhétorique ; en quelques mois il emmagasine son cours de philosophie et matières annexes et devient, à dix-sept ans, étudiant en droit. Mais ses tendances, son avenir ne sont pas du côté du droit. Le jeune avocat rêve de voyages et d'études en Europe.

Né en 1862, il a vingt-six ans. En 1888, il s'embarque pour Berlin. Pourquoi Berlin ? Pour maintes raisons parmi lesquelles M. Galarneau aurait pu noter la germanophilie, devenue presque universelle depuis Sedan, engouement dont la France elle-même, la vaincue de 1870, sera lente à se débarrasser. Pour ne pas prolonger ce résumé de quelque 24 pages de M. Galarneau, notons encore la forte personnalité d'Edmond de Nevers. Ses années d'études à Berlin, à Vienne, son séjour de huit ans à Paris, ne l'ont pas déraciné. Contrairement à tant d'autres, natures moins vigoureuses, plus que malléables, qui, outre-mer ou outre-frontières, assimilent moins qu'ils ne se laissent assimiler, Edmond de Nevers porte en soi son petit pays, en garde l'obsession, en scrute les problèmes, en cherche anxieusement les solutions.

La deuxième partie de l'étude de M. Galarneau nous apporte une analyse du premier ouvrage d'Edmond de Nevers : *l'Avenir du peuple canadien-français*. Nous l'écrivons sans détour : cette partie nous plaît plus que la première. L'auteur s'y montre vigoureux analyste et il dégage bien les idées maîtresses d'Edmond de Nevers. Nous nous permettrions tout au plus une question : a-t-il situé, comme il convient, *l'Avenir du peuple canadien-français* ? A l'époque où il est écrit et paraît, l'ouvrage se présente, nous ne dirons pas comme un miracle ou un prodige, mais à coup sûr, comme un fait inattendu, presque un étonnement. Seules les œuvres géniales se peuvent prévaloir d'une sorte de génération spontanée. Mais l'ouvrage d'Edmond de Nevers, ne touche pas ce sommet. Comment l'expliquer ? Nous voulons bien que l'auteur, fils d'habitant, ait gardé plus que

d'autres, l'attachement à la terre natale. Et, sans doute, sa robuste personnalité qui lui vaudra de demeurer soi-même à l'étranger, l'amène à ne rien féconder, science acquise, observations, réflexions, que de son propre fonds. Et l'on trouverait peut-être là un commencement d'explication. Mais M. Galarneau pourrait peut-être porter son attention d'un autre côté et se rappeler qu'Edmond de Nevers s'embarque pour l'Europe en 1888, au début de l'ère « merciériste ». Le Québec est à une heure de sursaut, de réveil où il semble qu'on veuille prendre résolument la relève du mouvement intellectuel de 1860. Mouvement généreux, certes, encore trop grevé, hélas, d'hystérie politicienne, mais qui manquait surtout d'idées. *L'Avenir du peuple canadien-français* paraît en 1896. On aperçoit en quel climat il a baigné et a été conçu et à quel besoin, peut-être, il voulait répondre.

M. Galarneau ne se contente pas d'analyser les vues d'Edmond de Nevers telles qu'exposées dans les diverses parties de son livre : problèmes économiques, éducation, mœurs politiques, avenir politique du Canada français. Ces idées, il les juge et nous offre parfois les siennes. Celles-ci sont généralement justes. Malgré l'obligatoire concision d'un compte rendu, nous sera-t-il permis de discuter cependant, en toute franchise, quelques opinions de l'analyste ? En sa critique de notre enseignement, nous ne sommes pas loin de lui donner raison. Les faiblesses de notre enseignement secondaire, faiblesses trop prolongées, sont imputables plus qu'à toute autre cause, croyons-nous, à sa pauvreté et à son manque d'école normale pour la formation de ses professeurs. Notre enseignement universitaire a trop tardé à s'organiser efficacement, à se mettre au point. Retard où le clergé doit porter sa part de responsabilité. Mais la responsabilité ne s'ouvrirait-elle pas en large éventail ? Et pourquoi ne pas faire entrer cette misère et bien d'autres dans la catégorie de nos infirmités endémiques ? Nous nous sommes trop longtemps résignés à la médiocrité de notre haut enseignement, comme nous nous sommes trop longtemps résignés à notre asservissement politique, même après le Statut de Westminster, et comme nous ne cessons de nous résigner stupidement au colonialisme économique, source, cause pourtant, et il faudra qu'on finisse par s'en aviser, de la dégradation de notre langue et tout d'abord du manque de foi de notre peuple en sa culture originelle. Comment veut-on qu'un peuple qui gagne sa vie chez les autres, garde quelque fierté de soi-même ? Et quelle culture a jamais vécu, s'est épanouie normalement, qui ne possédait point ses appuis matériels ? Longue histoire, hélas, de nos trop faciles résignations, tellement propres aux peuples trop longtemps colonisés.

Avec Edmond de Nevers, M. Galarneau soutient la thèse historique du « paysan hybride », instable, d'avant 1760, plus adonné au commerce qu'à l'agriculture. Avouerais-je n'être pas gagné tout à fait à cette thèse nouvelle ? Point d'histoire, affirme, du reste, M. Galarneau, encore mal étudié par les historiens. Au premier abord il siérait assez peu, nous semble-t-il, que, pour le prétexte légitime d'établir l'existence, au Canada d'ancien régime, d'une bourgeoisie commerciale et industrielle, très active et entreprenante, on infléchit indûment l'histoire vers l'abaissement d'une autre classe. Et nous ne voyons point qu'il soit si opportun de dérouter économistes et sociologues. Le nombre des commerçants, voyageurs ou coureurs de bois, a-t-il véritablement dépassé, dans le Canada d'autrefois, celui des ruraux adonnés à la culture du sol ? Il ne nous paraît guère que des statistiques précises l'aient nettement établi. Et quand cela serait, nous voudrions savoir en quoi ce phénomène particulier de la désertion du sol, par une partie de la jeunesse rurale, différerait tellement, surtout en un pays de familles nombreuses, du phénomène universel, partout ailleurs que chez les peuples pasteurs. L'on comptait, nous le voulons bien, beaucoup d'anciens soldats et de purs artisans, parmi les occupants du sol ; mais il y avait aussi des fils de paysans, des laboureurs, des bêcheurs, et à la fin, des agriculteurs de deuxième et troisième génération. Il reste, en tout cas, que l'habitant d'autrefois avait sa fierté de classe, un esprit d'indépendance dénoncé par tous les administrateurs : état d'esprit, fierté qui ne vont point sans une terre qui fait vivre son homme et plus que médiocrement. Il n'est point non plus contestable que le même habitant, si imparfaites qu'aient été ses méthodes d'agriculteur, et même s'il n'a défriché que le tiers de son domaine, ce tiers le fait vivre. Les emblavures n'ont cessé de s'accroître normalement. Ce colon s'est, en général, fort bien logé ; il possède du bestial et de quoi le nourrir. Et nombre de témoignages nous l'assurent, il forme une classe aisée, la plus aisée, assure-t-on, de la colonie : une classe de paysans, à coup sûr, comme on en voit peu en Europe. Les mêmes témoignages nous apprennent encore que, sur la fin du régime, la propriété terrienne est à la hausse. Et si toujours à propos de ces habitants ou de ces fils d'habitants, l'on peut parler d'instabilité, de goût de la bougeotte, il y aurait aussi à faire le dénombrement de ces familles qui, il y a 50 et 100 ans, pouvaient encore témoigner d'une présence plus que séculaire sur le coin de terre du premier ancêtre. A notre sens, et autant que l'histoire a pu nous l'apprendre, les deux classes, la bourgeoisie et la paysanne, ont existé, aussi robustes l'une que l'autre ; et elles ont constitué, dans l'ordre profane, les deux ressorts d'acier de la colonie.

Dernière réflexion. M. Galarneau ne paraît point affectionner, plus qu'il ne faut, le « nationalisme » et les « nationalistes ». Il sait gré à Edmond de Nevers de s'en être tenu au patriotisme. M. Galarneau est trop intelligent pour définir sérieusement le nationalisme, comme il l'a fait, par ses éléments négatifs ou ses tendances purement accidentelles : exclusivisme et fanatisme. Le nationaliste n'est pas non plus nécessairement un séparatiste pas plus qu'un anglophobe. Le patriotisme est une chose, le civisme en est une autre, le nationalisme de même. Ces termes ne sont pas interchangeable. Et ceux-là qui ne peuvent entendre parler de « nationalisme » sans crispation, seraient bien aimables de nous dire, s'il faut parler français, de quel nom appeler ces attitudes ou réflexes des petits peuples minoritaires qui défendent, non leur territoire, mais leur langue, leurs traditions, leur culture, et qui, dans le monde où nous vivons, peuvent rarement se défendre d'énergiques résistances. Tout autant, aux esprits pacifiques, saurions-nous gré de nous faire savoir de quel côté logent lespires nationalismes : du côté des petites nations méconnues et persécutées et portées à quelques vives résistances, ou du côté des grands peuples impérialistes si enclins au génocide ?

L'Avenir du peuple canadien-français n'a pas obtenu, en son temps, le succès qu'il eût mérité. Par l'on ne sait quel scrupule, Edmond de Nevers ne l'a jamais mis dans le commerce. Tout uniment l'a-t-il voulu distribuer à quelques amis. Un enseignement universitaire retardataire n'a pas permis d'offrir une chaire à ce noble esprit. Il est resté, pour son pays et pour les siens, entre bien d'autres victimes, un talent, une compétence inutilisés. Dans l'œuvre d'Edmond de Nevers, bien des parties mortes se rencontrent. La plus grande faiblesse de *L'Avenir* est peut-être d'avoir été écrit à l'étranger, par un auteur qui avait quitté son pays dans sa jeunesse. Le contact assez proche lui a manqué avec la réalité canadienne-française. Et il n'est pas étonnant qu'après un retour au pays, il ait songé à refondre ce qu'il appelait une « balançoire ». Il faut quand même remercier M. Galarneau de nous offrir les moyens de mieux connaître cet oublié qu'il appelle à juste titre, « l'un des grands publicistes de notre XIX^e siècle », un « homme d'une rare qualité d'esprit, lucide, qui n'a jamais écrit et pensé que par référence aux intérêts supérieurs de sa collectivité ». Les textes publiés par M. Galarneau, en fin de sa brochure, ne dispensent pas de lire *L'Avenir du peuple canadien-français* et *L'Ame américaine*. Ils nous paraissent bien choisis. On ne les lira pas sans quelque regret nostalgique, devant ces hautes et anciennes leçons qui nous auront si peu servi.

LIONEL GROULX, ptre